

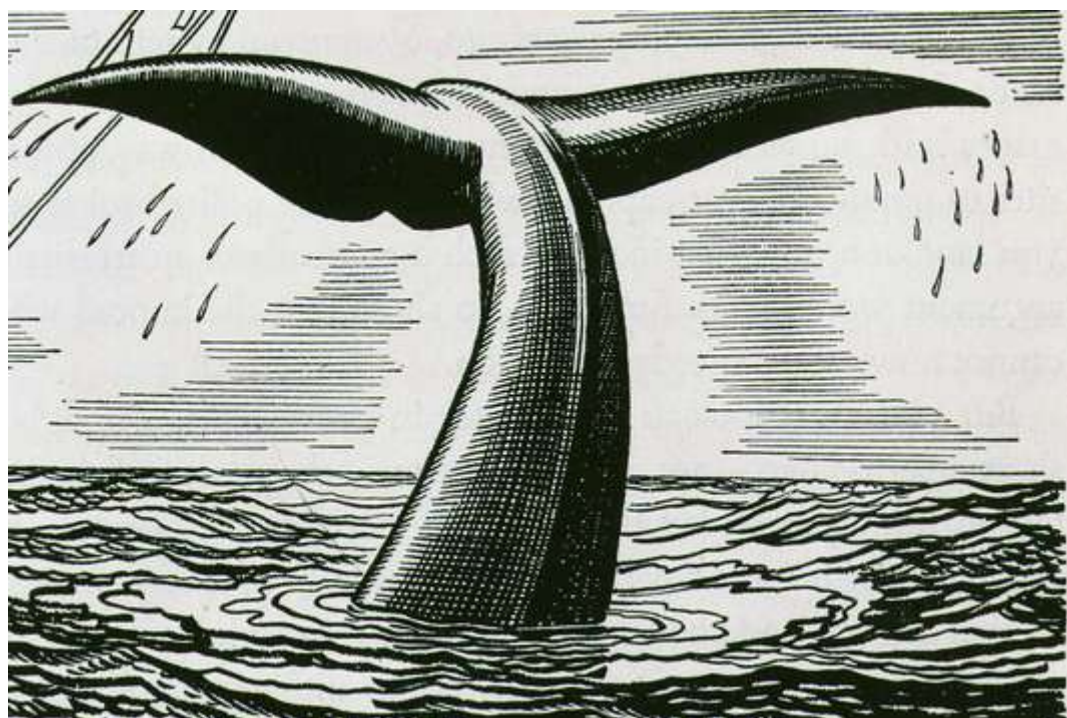
Replongez dans « Moby-Dick » !

Le chef-d'œuvre d'Herman Melville, abyssal roman d'aventures, paraît en « Quarto » assorti d'illustrations inédites et de compléments érudits. A lire en apnée.

LE MONDE DES LIVRES | 08.05.2018 à 17h00 • Mis à jour le 10.05.2018 à 08h33 |

Par François Angelier (Collaborateur du « Monde des livres »)

« Moby-Dick ou Le Cachalot » (Moby-Dick or The Whale), de Herman Melville, illustrations de Rockwell Kent, traduit de l'anglais (Etats-Unis) et édité par Philippe Jaworski, Gallimard, « Quarto », 1 024 p., 25 €.



« Souffle là ! » L'allègre cri du marin, le victorieux signal de la vigie voyant soudain, depuis le bastingage ou à la crête du mât, apparaître enfin à l'horizon, giclante et soufflante, la baleine tant attendue, poussons-le à nouveau, encore et toujours, à la lecture ou à la redécouverte de *Moby-Dick*, d'Herman Melville (1819-1891), dont une nouvelle édition signée Philippe Jaworski paraît, en « Quarto », chez Gallimard !

Le typhon melvillien n'est pas près d'être rétrogradé en tempête ordinaire. Bien loin, le temps où le cachalot blême, à la mâchoire déviée, à la nageoire trouée et au dos hérissé de harpons brisés viendra s'échouer sur la rive déserte où moisissent les classiques oubliés. Le monstre a encore la queue rageuse, le capitaine Achab, le pilon vengeur, et le doublon d'or, cloué au mât du *Pequod*, ne cesse de flamber sous l'ardent soleil atlantique !

Si elle reprend la traduction de « La Pléiade » de 2006, cette parution se justifie largement par le nouvel apport littéraire et documentaire fourni au lecteur : préface originale, dossier historique illustré sur l'art et la manière de chasser la baleine, lexique technique, illustrations de l'Américain Rockwell Kent (1882-1971), mythiques aux Etats-Unis, inédites en France, et,

surtout, une anthologie réinsérant le roman de Melville dans tout un maillage textuel, des sources bibliques aux auteurs contemporains, de Jonas à Pierre Senges, en passant par Rabelais, Giono ou Blanchot.

Paru en 1851 à Londres (dans une prude édition émondée de 2 000 mots) et à New York, bien reçu par la critique anglo-saxonne qui salue la puissance d'évocation de l'auteur mais se défie de son immoralisme et de la folie sacrilège qui habite l'œuvre, *Moby-Dick* (le cachalot seul s'écrit sans tiret) est l'œuvre d'un romancier américain de 33 ans dont les récits déjà publiés s'inspirent largement de l'expérience maritime.

Apocalypse littéraire et visionnaire

Essentiellement de ses trois années d'épopée baleinière et exploratoire vécues dans le Pacifique entre 1841 et 1844 à bord de quatre navires : *L'Acushnet*, d'où il déserte aux Marquises pour devenir notamment l'hôte d'une tribu cannibale ; le *Lucy-Ann*, qui le porte à Tahiti ; le baleinier *Charles-and-Henry*, abandonné pour réembarquer sur le *United-States*, navire militaire où il assiste à la redoutable peine du fouet. De ces expériences marquantes, Melville tire *Taïpi* (1846), *Omoo* (1847), *Mardi* (1849) et *Vareuse-Blanche* (1850).

Lire également la critique de [la biographie de Melville par Lewis Mumford](#)

Ecrit en dix-huit mois, *Moby-Dick* s'impose comme l'apocalypse littéraire et visionnaire des années maritimes de Melville. Marqué par sa lecture de Shakespeare et sa rencontre séminale avec le sombre génie de Nathaniel Hawthorne (1804-1864), à qui le roman est dédié, il impose là un dépassement métaphysique du récit d'aventures traditionnel.

S'il s'agit d'évidence de « *la chronique d'une campagne de pêche baleinière peinte avec les couleurs crues des fabuleux d'antan* », nourrie de choses vues et de récits lus (comme le dit la postface), si l'on est confronté également à un érudit traité de cétologie, les références onomastiques à la Bible, la folie épique de l'unijambiste capitaine Achab, mutilé par Moby Dick, rivé mystiquement à sa proie et hanté jusqu'au délire par son désir de vengeance, font basculer le récit dans une « *dimension du réel* » où, écrit Philippe Jaworski, « *les choses sont un peu plus et autre chose que ce qu'elles sont – où elles font signe, [où] le symbole introduit à la puissance questionnante de l'esprit, autrement dit à une connaissance* ».

Chauffé à blanc (Melville évoque « *l'effet d'ensorcellement de la blancheur* ») par la folie de son narrateur Ismaël, par son héros à la jambe d'ivoire et par son gibier mythique, le roman, comme certaines œuvres de Stevenson ou de Conrad, se transmue en une pure quête ontologique habitée par « *la terreur lancinante, jamais acceptée, d'un monde sans signification* » (Jaworski dixit).

Le meilleur des harpons

Ce gouffre pâle, cette bête au loin, nombreux sont ceux qui y ont jeté leur sonde, en ont tenté l'approche. Ils donnent au récit un passionnant sillage analytique grâce à une anthologie inédite où chacun mène la traque à sa manière : par la traduction (Giono, Pavese), le scénario (Bradbury), l'adaptation théâtrale (Camus), l'exégèse philosophique (Sartre – qui le compare à Lautréamont –, Blanchot), l'émulation (Verne, London) ou par la pure admiration

(D. H. Lawrence, Faulkner), l'hommage poétique (Robert Lowell, Charles Olson), l'écriture de séquelles virtuoses (Pierre Senges), etc.

Lire également la critique du [film de John Huston \(1956\)](#).

Parfois le crayon ou le pinceau s'avère le meilleur des harpons pour toucher la baleine. Nous le prouvent les dessins de Rockwell Kent (1930), dont le noir et blanc tranché, la stylisation et le trait net renforcent le sentiment de pari fatal et de quête inéluctable qui porte un récit dont la clé et le sens resteront encore longtemps à traquer.

Une [lecture de « Moby-Dick » \(en VO\)](#) sur le Web